CA | 734

LES

SONGES DROLATIQUES

DE

PANTAGRUEL

IMPRIMERIE LOUIS PERRIN

A LYON

Tiré à petit nombre.

LES

SONGES DROLATIQUES

DE

PANTAGRUEL

où ſont contenues pluſieurs figures de l'invention
de maiſtre

FRANÇOIS RABELAIS

AVEC UNE INTRODUCTION ET DES REMARQUES

PAR M. E. T.

PARIS

LIBRAIRIE TROSS

M DCCC LXIX

LES SONGES DROLATIQUES

DE

PANTAGRUEL

RABELAIS était mort depuis douze ans, lorſque, en 1565, l'éditeur Richard Breton mit au jour (1), à Paris, un mince petit volume de format petit in-8° & contenant 120 figures groteſques, gravées ſur bois des deux côtés des feuillets & dépourvues de toute explication. Le

(1) Richard Breton éditait volontiers des collections de gravures ſur bois; il avait, en 1562, fait paraître le *Recueil de la diverſité des habits;* les 121 figures ſont accompagnées chacune d'un quatrain imprimé en curſive françaiſe. Cet ouvrage obtint du ſuccès; de nouveaux tirages eurent lieu en 1564 & en 1567. Des exemplaires reliés en maroquin ſe ſont payés 115, 155 & 190 fr. aux ventes Yemeniz, Chedeau & Van der Helle.

titre eſt celui-ci : *Les Songes drolatiques de Pantagruel, ou ſont contenues pluſieurs figures de l'inuention de maiſtre François Rabelais; & derniere œuvre d'iceluy pour la recreation des bons eſprits.*

On ne ſaurait attribuer à notre Homère bouffon la compoſition de ces caricatures ſingulières; peut-être en a-t-il ſuggéré l'idée; elles ſont l'œuvre d'un artiſte dont le nom eſt demeuré inconnu & qui s'était inſpiré de la verve railleuſe de l'hiſtorien de Gargantua.

Le catalogue des livres appartenant au libraire Lamy, vendus en 1806, offre, n° 3775, un recueil de deſſins à la plume : *Les Songes drolatiques de Pantagruel, de l'invention de maiſtre François Rabelais*, in-folio; ces deſſins ſont au nombre de 122 & on les préſente comme étant les originaux des gravures publiées en 1565. Nous ignorons malheureuſement ce qu'eſt devenu ce recueil dont l'examen offrirait ſans doute un vif intérêt; le ſavant auteur du *Manuel du Libraire* conſtate que, vers 1797, le libraire Salior en avait fait uſage pour entreprendre une édition nouvelle des *Songes;* 60 planches furent gravées par C.-N. Malapeau, dans le format petit in-4°; M. Brunet ajoute : « La ſuite, à ce que l'on prétend, a été terminée, mais non publiée. » Ces gravures de Malapeau ſont devenues très-rares; elles rendent d'ailleurs aſſez bien l'eſprit des originaux; la pointe eſt groſſe, mais légère & accentuée.

On connaît, du reſte, pluſieurs autres recueils anciens de ces deſſins à la ſanguine, dont un ſe trouve

dans la riche collection de M. Hippolyte Deſtailleur.

Les *Songes* ont reparu, en 1823, dans l'édition de Rabelais donnée par MM. Eſmangart & Eloi Johanneau; ils en forment le neuvième volume. Chaque figure eſt accompagnée d'un texte explicatif.

On ſait quel eſt le ſyſtème des deux éditeurs que nous venons de nommer; il conſiſte à ne rien laiſſer ſans une explication parfaitement poſitive & des plus claires. Avec eux nulle difficulté, aucune incertitude; maître François a toujours & ſans aucune exception eu en vue ſes contemporains & les événements dont il avait été le témoin. Ses récits les plus fantaſtiques ſont une alluſion continue; les deux ſavants commentateurs en poſſèdent la clé, & jamais ils n'éprouvent le moindre embarras; les affirmations les plus tranchantes, parfois les plus inattendues, découlent de leur plume, comme choſe évidente qu'il ſuffit d'énoncer. Ces procédés ſont loin d'avoir obtenu un aſſentiment unanime; de vives critiques qui paraiſſent très-fondées ont été dirigées contre leur commentaire hiſtorique; celui qu'ils conſacrent aux *Songes drôlatiques* ſoulève également des objections multipliées.

Prenons pour exemple la première figure des *Songes*. Qu'eſt-ce que ce frocard, vêtu d'une cloche, ayant en tête une enſeigne de chef militaire? Il a le ſabre au côté; il eſt à genoux devant une fortereſſe à créneaux, en forme d'un prie-dieu à roulettes, avec lequel il paraît identifié & ne faire qu'un même corps; une ceinture bien bouclée l'y attache.

Les éditeurs de 1823 ne ſe ſont pas arrêtés un ſeul moment devant cette énigme; ils voient dans cette image étrange le pape Jules II, auquel la fortereſſe de la Mirandole, ornée d'attributs militaires, ſert d'oratoire. « C'eſt une alluſion à ſon hypocriſie & au ſiége « de cette ville, qu'il fit dans les rigueurs de l'hiver, « à l'âge de ſoixante-dix ans & dans laquelle il entra « par la brèche. Ce prie-dieu roulant & en forme de « fortereſſe montre clairement qu'il roulait pour ainſi « dire avec lui l'oratoire & l'autel juſque dans ſes « expéditions militaires. »

C'eſt encore le pape Jules II que déſigne la figure 3; ſon caſque à aigrette, ſon long ſabre, l'arquebuſe qu'il a ſur l'épaule ſont autant d'indices de ſes goûts belliqueux; ſon manteau, diſons mieux, ſa chape, que le vent fait voltiger, eſt le ſymbole de ſon caractère fougueux & violent.

Nous retrouvons ce pontife dans la figure n° 7; ſon corps eſt couvert d'une écharpe en forme de cloche; il a ſur la tête, au lieu de tiare, une ruche d'où ſort un eſſaim d'abeilles; c'eſt que « la tiare eſt « une ruche dont les prêtres & les moines ſont les « abeilles laborieuſes. » La fraiſe qui ſe prolonge en forme d'arc & qui ſe termine en éperon, le petit couteau pendu à la ceinture, autre alluſion à l'humeur turbulente du perſonnage. Les traits du viſage très-accentués ſont hideux, & la lèvre inférieure allongée affecte des proportions tracées par un crayon inſolent.

Il fallait que Rabelais en voulût bien à Jules II, car, revenant ſans ceſſe à la charge, il le prend encore pour ſujet de dix-huit autres caricatures, au dire de MM. Eſmangart & Johanneau. On peut ſuppoſer que ces meſſieurs, ne ſachant trop comment tout expliquer, ſe ſont emparés des moindres traits qui pouvaient fournir lieu à une alluſion aux travers que l'hiſtoire eſt en droit de reprocher à ce pontife.

François Ier eſt offert deux fois à nos railleries. L'image nº 51 montre un perſonnage de haute taille, ayant aux pieds des éperons giganteſques ; une bavette eſt placée ſous le menton ; une ample & large robe de malade le couvre des pieds juſqu'à la tête ; elle eſt ſurmontée d'une aigrette ; il prend ſa cuiſſe gauche des deux mains & il la ſoulève avec l'expreſſion d'une ſouffrance aiguë. « C'eſt évidemment le roi atteint du « mal galant que lui donna la belle Ferronière. » Il faut reconnaître que le profil du perſonnage offre, dans les dimenſions du nez, une reſſemblance inconteſtable avec la phyſionomie de ce roi, mais il eſt permis de ne pas voir une alluſion à la maladie qui le frappa dans les deux vers des *Fanfreluches antidotées* que citent les commentateurs :

« Le dos d'ung roy trop peu courtoys
« Poyvré ſera ſoubs un habit d'ermite.

Le *Gargantua* parut en 1532, mais on a lieu de croire qu'il avait été compoſé depuis quelque temps ; il aurait donc fallu que maître François prédît l'évé-

nement ſeize ans à peu près à l'avance. On eſt en droit cependant de faire obſerver que, ſachant à qui il avait affaire, il énonçait une ſimple conjecture; l'événement eſt venu la juſtifier.

Le n° 70 préſente une image ſemblable, mais elle eſt tournée dans un ſens différent; même profil au nez d'un développement caractériſtique, mêmes éperons giganteſques; la tête eſt couverte d'un long bonnet de nuit; le corps eſt enveloppé dans une houppelande; l'expreſſion eſt celle de la douleur. Un arc détendu placé au côté du malade ſemble aux commentateurs l'emblème non équivoque de l'état humiliant auquel l'avaient réduit ſes excès.

Dans les numéros 44 & 50 on peut voir Grandgouſier, le père de Gargantua; il preſſe d'une main une énorme marmite d'où ſort une épaiſſe fumée, & de l'autre main il porte une cuiller à ſa bouche largement entr'ouverte; on le voit « mangeant ſa part de « trippes de 367014 beufs gras qu'il avoyt faict « tuer; » plus loin, il tient un coutelas & fait un geſte qui rappelle évidemment la propoſition faite à Gargamelle & que celle-ci ſe hâte de repouſſer. Les éditeurs de 1823 ayant poſé en principe que Grandgouſier eſt le type de Louis XII, retrouvent ce roi dans ces deux caricatures; mais, à coup ſûr, les alluſions échappent à l'analyſe la plus ſubtile.

Rien de plus bizarre que la figure n° 57; nos deux ſavants interprètes la décrivent ainſi : « Perſonnage « encamaillé & encapuchonné, à tête de jument ſur-

« montée d'une aigrette & à deux corps réunis ſous « un même camail, préſentant ſur le côté droit un « écuſſon chargé de trois beſants d'or, ayant la « main droite gantée, royalement & en forme de main « de bénédiction, tenant de la gauche une verge & « au bout un ſceptre en pied de biche ou de bouc, « ſymbole de ſa lubricité, pourvu d'un priape énorme « attaché au ventre avec des courroies & ſupporté « par une machine à roulettes, couple monſtrueux, « planté ſur des jambes & des pieds de femme. » Dans ces étranges fantaiſies faut-il voir Diane de Poitiers? Faut-il, pour obtenir cette explication inattendue, admettre comme certain que c'eſt elle que Rabelais avait en vue lorſqu'il parlait de la grande jument que « Fayoles, quart roy de Numidie, envoya de Affri- « que à Grandgouſier. » Bien des doutes ſubſiſteront à cet égard.

Quant à Henri II, MM. Eſmangart & Johanneau ne doutent pas que c'eſt à ce prince que ſe rapporte le Pantagruel de maître François; ils retrouvent Pantagruel dans ſix des *Songes drôlatiques* (nos 23, 25, 46, 53, 57, 113); ils en tirent une concluſion fort naturelle, mais tant ſoit peu conteſtable, puiſque les principes qu'ils poſent ne ſont nullement démontrés. Ils n'appuient leur dire que ſur des conſidérations tout à fait arbitraires.

Charles-Quint ne pouvait échapper à l'ardeur de nos interprètes; mais ils ne ſemblent pas avoir eu la main heureuſe dans le choix de l'image qu'ils lui affi-

gnent. C'eſt le nº 103, perſonnage en forme de marmite dont la fumée s'élève du ſommet du couvercle, lequel eſt percé d'un couteau de cuiſine & dont il ſort à droite une main armée d'un couperet, & à gauche une autre main tenant un chapeau de forme pointue, ainſi que des têtes de coq. Le puiſſant empereur n'abdiqua-t-il pas afin d'aller régner dans la cuiſine des moines du couvent de Saint-Juſt? Les têtes de coqs ne ſont-elles point une alluſion aux Français qui, en battant les troupes de l'empereur, le dégoûtèrent de la domination? Le liquide qui ſort de la marmite à flots preſſés ne ſignifie-t-il pas que les vaſtes projets, que les victoires du puiſſant potentat s'en allèrent à vau-l'eau? Nous ne croyons point que l'auteur des *Songes* ait été chercher des alluſions auſſi ingénieuſes; ſes interprètes lui prêtent à coup ſûr une malice bien plus raffinée que celle qui l'inſpirait.

Perſiſtant dans leur ſyſtème de voir dans chacune des 120 caricatures la reproduction groteſque & exagérée des perſonnages qui figurent dans l'épopée ſatirique de maître François, nos interprètes découvrent Panurge dans ſix de ces images. Ils croient avoir établi dans leur immenſe *Commentaire hiſtorique* que Panurge, c'eſt le cardinal de Lorraine; ils ſont ainſi fort à l'aiſe pour expliquer les figures nºs 47, 48, 52, 68, 76, 96; mais quant à ce qui concerne la première, il eſt aſſez difficile de reconnaître Panurge dans ce perſonnage à figure hypocrite, à longues oreilles, dont la tête creuſe repréſente un bénitier, &

qui, assis dans une sorte de stalle, un couteau à son côté, lève un goupillon dans sa main droite. Il n'y a là, ce nous semble, rien qui puisse raisonnablement se rattacher d'une façon spéciale à ce prince de l'Eglise, fort peu édifiant à tous les points de vue & dont Brantôme trace un portrait plus ressemblant sans doute que séduisant (1).

La même observation s'applique au numéro 48; cet individu, coiffé d'un immense chapeau rond, dont les traits, les bras, sont hideusement décharnés, & qui ouvre un sac afin de laisser tomber un gros volume dans un puits, est-ce le cardinal? Les indices qu'on voudrait invoquer pour le reconnaître sont bien fugitifs, bien incertains.

Admettez que le frère Jean des Entommeures soit le cardinal du Bellay, ce protecteur de Rabelais; cherchez ensuite les caricatures que, par des rapprochements bien forcés, vous rattacherez à ce moine, vous n'en rencontrerez pas moins de six (nos 5, 6, 9, 41, 54, 77), mais tout ceci ne repose que sur des conjectures extrêmement hasardées.

Les interprètes prétendent que six caricatures di-

(1) Un pamphlet célèbre & dont le seul exemplaire connu a été acquis au prix de 1,400 fr. pour le compte de la ville de Paris, à la vente de M. J. Ch. Brunet, l'*Epistre envoiee av tigre de la France*, adresse à ce cardinal les reproches les plus sanglants. On devra bientôt, nous l'espérons, à M. Ch. Read, une réimpression de cet écrit, où déborde une éloquence indignée & qu'on attribue presque avec certitude à François Hotman.

verſes (nos 61, 64, 65, 66, 73 & 74) ſe rapportent à Corneille Agrippa ; ce perſonnage ſingulier, cet érudit paradoxal & charlatan n'obtient dans les récits de Rabelais qu'une mention aſſez fugitive ; eſt-il raiſonnable de croire que le deſſinateur eût voulu le repréſenter ſous une demi-douzaine d'aſpects différents ?

Ne ſachant ſouvent à quels perſonnages hiſtoriques rattacher les débauches de crayon qu'ils avaient ſous les yeux, les doctes commentateurs ont pris le parti d'y voir l'image de quelques-unes des créations allégoriques qui ſe jouent dans les récits de Rabelais. Quareſme-Prenant leur ſemble retracé douze fois (nos 8, 16, 17, 18, 39, 40, 55, 69, 83, 85, 93, 106) ; Niphleſeth, la reine des Andouilles de l'île Farouche, ſe montre à deux repriſes (nos 35 & 36) ; le perſonnage vigoureux & ventru, coiffé d'un bonnet de cuiſine que ſurmonte un épi de blé & qui tient un écumoire, c'eſt Riflandouille. (Livre IV, chapitre 37.)

La figure n° 100, cet homme dont les traits indiquent la fureur, qui tient un poignard d'une main, une torche de l'autre, c'eſt Picrochole, ce roi de Lerne, qui fut ſi bien déconfit par Gargantua & qui ſe propoſait de tout mettre à feu & à ſang. On paraît en droit de retrouver dans l'eſpèce de marmite à face humaine, tracée n° 22, Manduce, le dieu des Gaſtrolâtres, « effigie monſtrueuſe, ayant la tête plus « groſſe que tout le reſte du corps ; » il faut cependant avouer que ſes « amples, larges & horrificques « maſchoueres bien endentelées » font défaut, mais

on les retrouve, planche 115, dans cet individu qui n'eſt que tête & gueule, dont la coiffure figure un énorme pâté, qui poſe un genou en terre & qui ſe précipite ſur une lèchefrite pour la lécher plus à ſon aiſe.

Nous croyons, comme Charles Nodier, qu'il ne faut pas étouffer les ingénieux badinages de Rabelais ſous des commentaires hiſtoriques forcés & inſipides. On juge bien mal le redoutable ſatirique du genre humain en le réduiſant aux proportions d'un libelliſte. Sa raillerie porte ſur le monde entier, non ſur les meſquines intrigues de la cour. Il s'eſt ſans doute exercé parfois ſur le perſonnage contemporain, ſur l'anecdote du jour, mais ces alluſions ſont difficiles à préciſer, car l'auteur les mêle à plaiſir dans une foule de circonſtances qui déroutent le lecteur le plus attentif. Il avait des motifs pour demeurer énigmatique.

L'ingénieux académicien que nous venons de nommer obſerve que les explications hiſtoriques qu'on s'eſt évertué à entaſſer, repoſent preſque toutes ſur des anachroniſmes flagrants. « Il paraît maintenant inconteſtable que le *Gargantua* fut compoſé « dès 1528, époque où la ducheſſe d'Etampes n'avait « que vingt ans, & le crédit de Diane de Poitiers ne « commença que vers 1547, c'eſt-à-dire longtemps « après la publication des trois premiers livres où « l'on veut qu'elle ſoit déſignée. »

La critique plus judicieuſe admet dans Rabelais des alluſions aux événements de l'époque, mais ſans ſuite, ſans ſyſtème ſuivi avec une imperturbable té-

nacité ; elle prend pour elle le conſeil que donne maître Alcofribas lui-même ; elle ſe garde bien de « calfreter des allégories qui ne furent oncques ſon- « gées. » Un écrivain ingénieux l'a dit avec raiſon ; il eſt abſurde de voir dans Panurge le portrait de tel évêque, de tel cardinal. « Panurge, c'eſt Panurge « lui-même, un perſonnage nouveau que Rabelais a « mis au monde & que je reconnais quand je le ren- « contre. Pour doter Panurge de tant de vices & de « paſſions diverſes, il fallait plus que le caractère « d'un prélat. Chacun, à la cour, donnait ſa quote- « part. Rabelais allait de l'un à l'autre : Monſeigneur, « un peu de votre rancune, un peu de votre prodi- « galité pour mon Panurge ? — Monſieur, un peu de « votre inſouciance & de votre génie d'intrigue ? — « Et vous, ſire docteur, un peu de votre érudi- « tion ; c'eſt pour mon Panurge ; il s'en ſervira pour « amuſer le public que vous ennuyez. Puis, rentré « chez lui ; & moi, diſait Rabelais, ne donnerai-je « rien ? Alors, ſe faiſant ſon examen de conſcience, « il trouvait chez lui quelque vice de bon aloi, le « goût de la table ou l'eſprit de ſatire, il le parta- « geait de bonne grâce avec ſon héros. »

C'eſt à ce point de vue qu'il faut enviſager les perſonnages de Rabelais ; on renonce alors à leur identification complète avec des individus du ſeizième ſiècle. Renchériſſant ſur les excentricités bouffonnes du ſatirique, le deſſinateur s'eſt laiſſé aller aux charges les plus outrées, les plus extravagantes, mais en

même temps les plus ſpirituelles en leur étrangeté. Nous ſommes tenté de croire que le public, en 1565, n'y entendait pas malice & qu'il s'amuſait naïvement & ſimplement de l'aſpect de ces figures monſtrueuſes; nous ſerions diſpoſé à les rapprocher des imaginations d'un illuſtre artiſte eſpagnol, de Franciſco Goya, qui, dans ſes *Caprichos*, dans ſes *Sueños*, s'eſt plu à tracer parfois des images fantaſtiques, des êtres factices dans leſquels on a voulu voir des alluſions à des perſonnages de la cour de Charles IV, alluſions réelles peut-être, mais dont le trait ſatirique & aigu reſte plongé dans une obſcurité qui ouvre une large carrière aux explications des interprètes décidés à révéler ce que l'auteur avait ſoigneuſement caché.

Obſervons auſſi que des caricatures groteſques, tout à fait dans le genre des *Songes drôlatiques*, & parfois offrant avec eux une reſſemblance des plus frappantes, ſe montrent dans quelques ouvrages antérieurs à 1565 & où Rabelais n'a rien à voir (1). C'eſt ainſi que le frontiſpice des *Deviſes héroïques*, de Claude Paradin, miſes au jour dès 1557, offre des perſonnages ayant les mêmes traits que ceux que Richard Breton préſentait au public. Les couvertures cartonnées des

(1) On retrouve également bon nombre des figures groteſques des *Songes* dans les bordures qui encadrent les vignettes gravées ſur bois, attribuées à Salomon Bernard, & qui décorent la *Métamorphoſe d'Ovide* publiée à Lyon, chez Ian de Tournes, en 1557. Ces vignettes ont été utiliſées dans d'autres publications de la même époque.

divers tomes qui compoſent la traduction allemande de Rabelais, par le docteur G. Regis, accompagnée d'un très-long commentaire, ſont décorées de petites figures, finement gravées, qui, parfois, reproduiſent exactement les planches ſur bois de 1565.

L'édition originale des *Songes drôlatiques* eſt devenue extrêmement rare; l'exemplaire que poſſède la Bibliothèque impériale eſt incomplet d'un feuillet, ce qui réduit le nombre des planches à 118; c'eſt également ce que contenait un autre exemplaire venant de la belle collection Girardot de Prefond & payé 150 fr. à la vente Mac-Carthy, en 1816. Le *Manuel du Libraire* indique d'autres adjudications: 411 fr., vente Nodier; 775 fr., vente Solar. Depuis, nous en avons noté trois autres: 305 fr., vente Chedeau, en 1865, n° 827; 705 fr., vente Yemeniz, en 1865, n° 2378; 1,500 fr., vente J.-Ch. Brunet, en 1868, n° 430; c'était l'exemplaire Nodier. On voit ainſi que la valeur de ce petit recueil s'eſt graduellement accrue dans de fortes proportions. Il était devenu impoſſible aux amateurs de ſe le procurer ſéparément; il fallait ſe réſigner à acquérir les neuf volumes de l'édition *Variorum*. Nous avons voulu offrir à quelques curieux les moyens de le placer dans leur cabinet, & nous n'avons rien épargné pour que cette réimpreſſion obtînt les ſuffrages des bibliophiles les plus délicats.

E. T.

LES SONGES DROLATIQVES DE PANTAGRVEL,

ou ſont contenues pluſieurs figures de l'inuention de maiſtre François Rabelais: & derniere œuure d'iceluy, pour la recreation des bons eſprits.

A PARIS,

Par Richard Breton, Rue S. Iaques, à l'Eſcreuiſſe d'argent.

M. D. LXV.

AV LECTEVR SALVT.

LA grande familiarité que i'ay eue auec feu Frãçois Rabelais m'a incité (amy lecteur) voire cõtraint de mettre ceſte derniere de ſes œuures en lumiere qui ſont, Les diuers ſonges drolaticques du treſexcellent, mirificque Pantagruel: homme iadis treſ-renommé à cauſe de ſes faicts heroiques, comme les hiſtoires treſpluſque veritables en fõt des diſcours admirables: qui eſt la principale cauſe que ie n'ay (pour euiter prolixité) voulu en faire aucune mention, ains ſeulement ie certifiray, cõme en paſſant, que ce ſont figures d'vne auſsi eſtrãge façon qu'il ſen pourroit trouuer par toute la terre, & ne croy point que Panurge en ait iamais veu ne cogneu de plus admirables es pays ou il a faict n'agueres ſes dernieres nauigations. Or quant à vous faire vne ample deſcription des qualitez & eſtats, i'ay

laiſſé ce labeur à ceux qui ont verſé en ceſte faculté & y ſont plus ſuffiſans que moy: voire pour en declarer le ſens miſtique ou allegorique, auſsi pour leur impoſer les noms, qui à chacun ſeroit conue nable. Ie n'ay ſemblablement trouué bon de faire vn long preface pour la recommandation de ce preſent œuure, cela eſt à faire à ceux qui veulent faire voler leur renommee parmy l'vniuers: car comme on dit en commun prouerbe, quand le vin eſt bon, il ne fault point de bouchon à l'huis de la tauerne. Ie n'ay voulu auſsi m'amuſer à diſcourir l'intention de l'autheur, tãt à cauſe que i'en ſuis incertain, que pour la grand difficulté qui ſe trouue à contenter tant d'eſprits qui ſont d'eux meſmes aſſez lunatiques, i'eſpere toutesfois que pluſieurs ſ'y trouueront ſatisfaicts: car celuy qui ſera reſueur de ſon naturel y trouuera dequoy reſuer, le melencolique dequoy ſ'eſiouir, & le ioyeux dequoy rire, pour les bigaretez qui y ſont contenues priant vn cha cun d'eux de prendre le tout en bonne

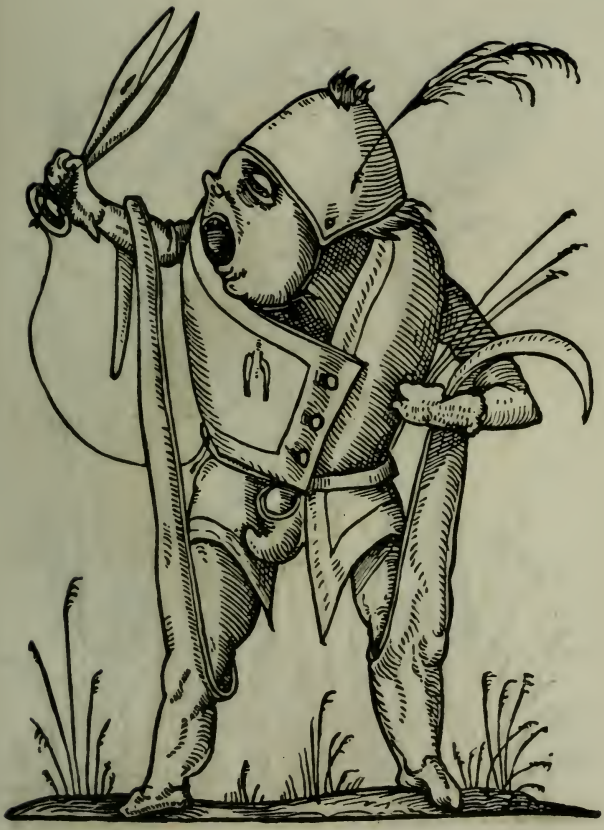
part, l'aſſeurant que mettant ceſt oeuure en lumiere, ie n'ay entendu aucun y eſtre taxé ne cõpris de quelque eſtat ou condition qu'il ſoit, ains ſeulement pour ſeruir de paſſe temps à la ieuneſſe, ioint auſsi que pluſieurs bons eſprits y pourrõt tirer des inuentions tant pour faire croteſtes, que pour eſtablir maſcarades, ou pour appliquer à ce qu'ils trouuerront que l'occaſion les incitera, voila à la verité qui m'a en partie induit ne laiſſer euanouir ce petit labeur, te priant affectueuſement le receuoir d'auſsi bon cueur qu'il t'eſt preſenté.

A 4.

B

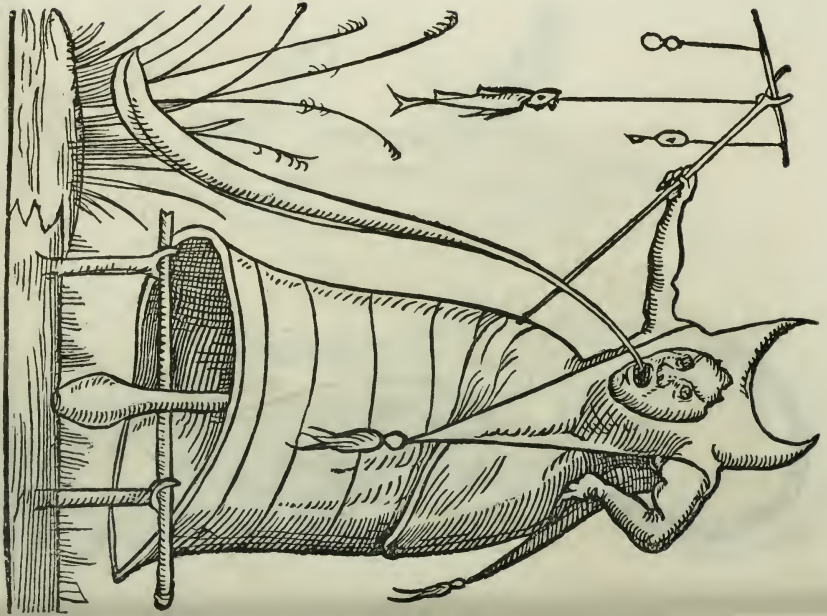
B 3

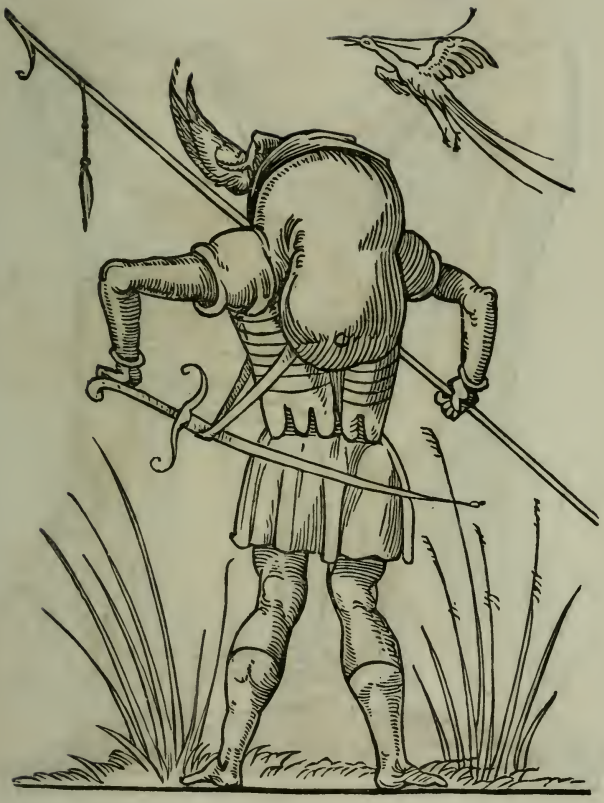
B 4



C

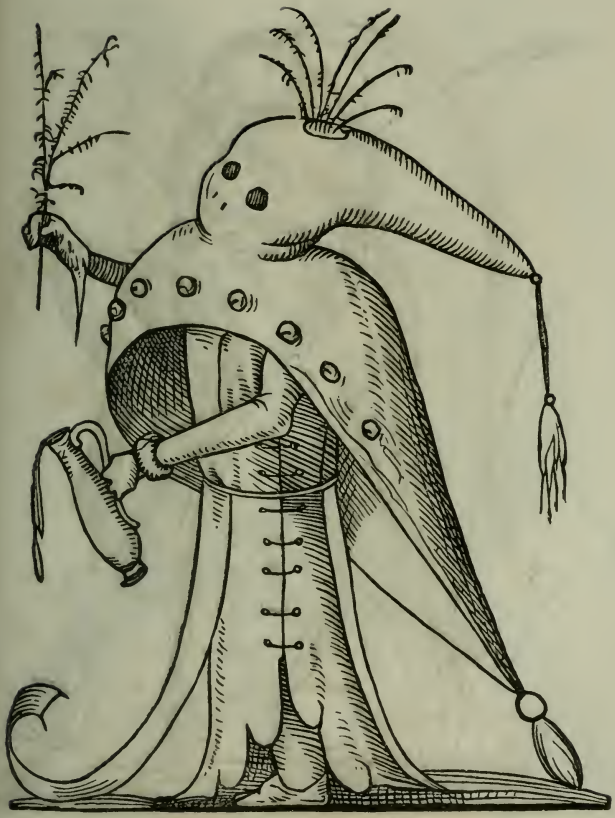
C 3

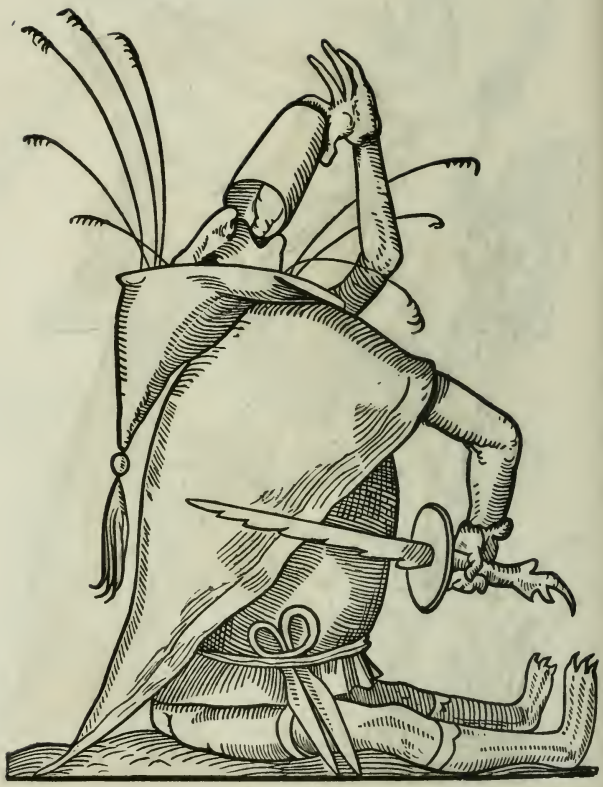




D

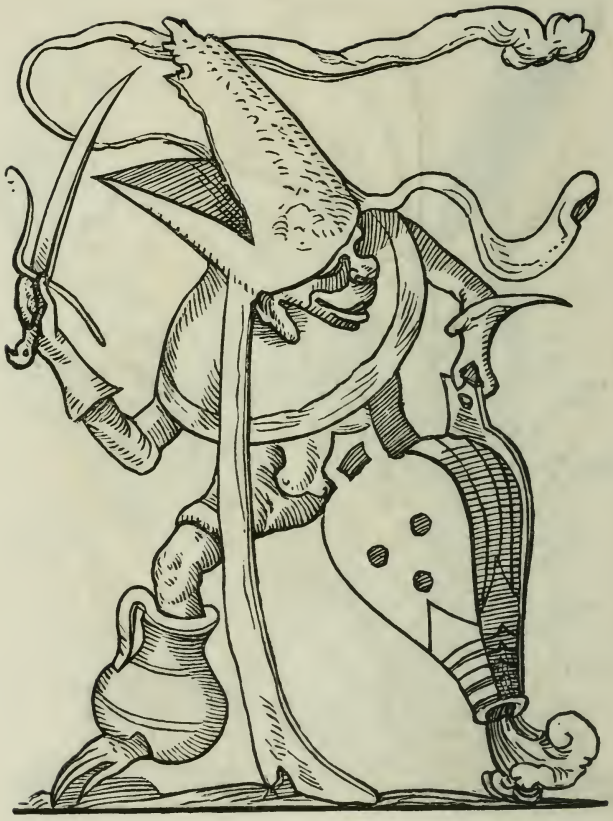
E

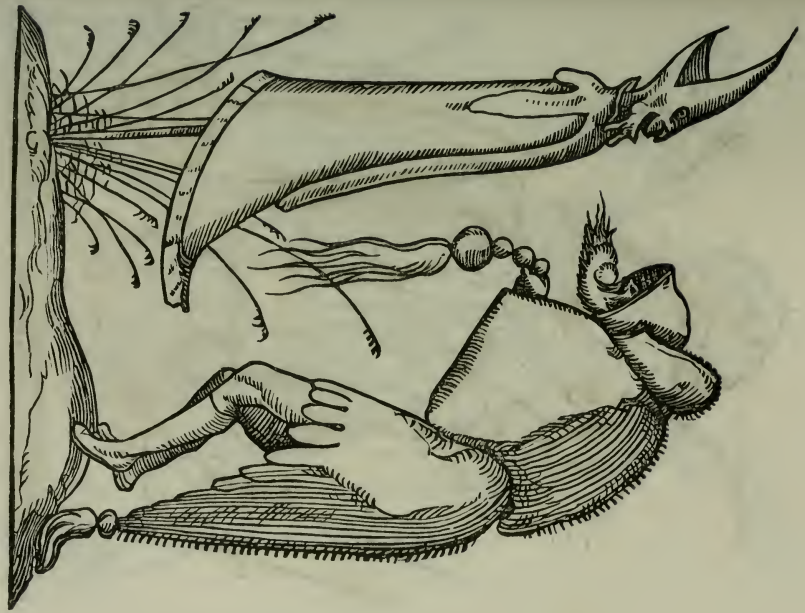




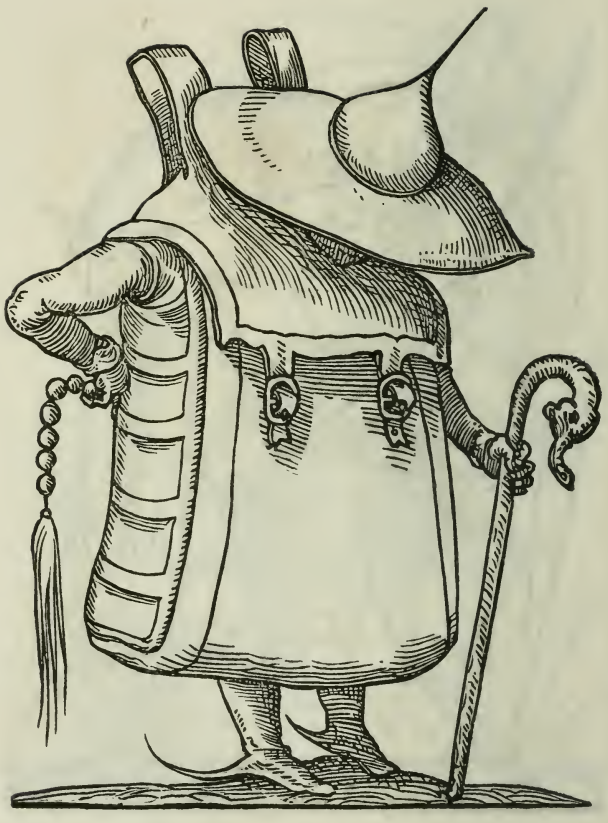
F

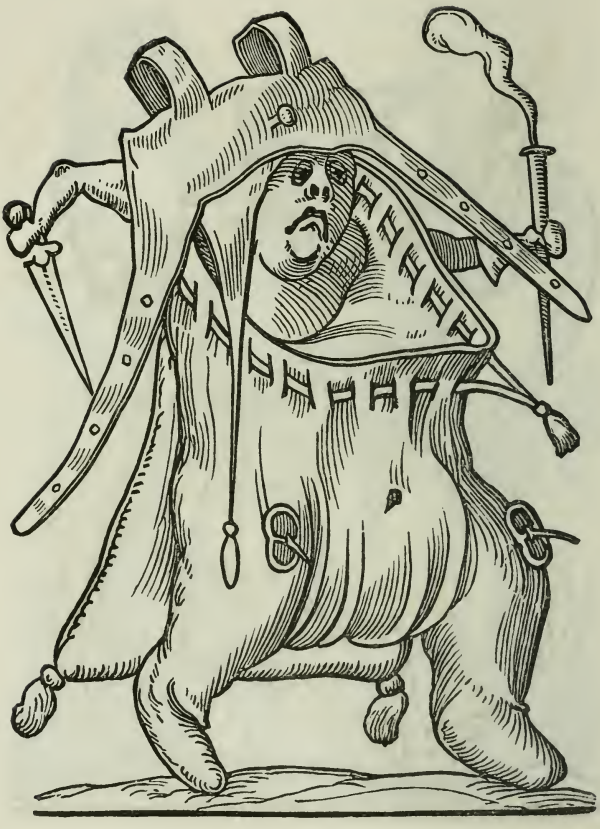
F 2

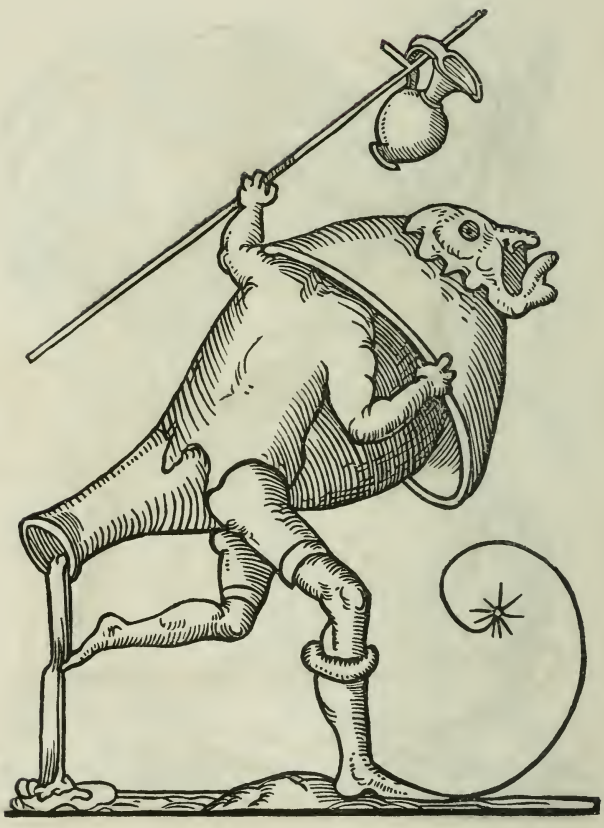


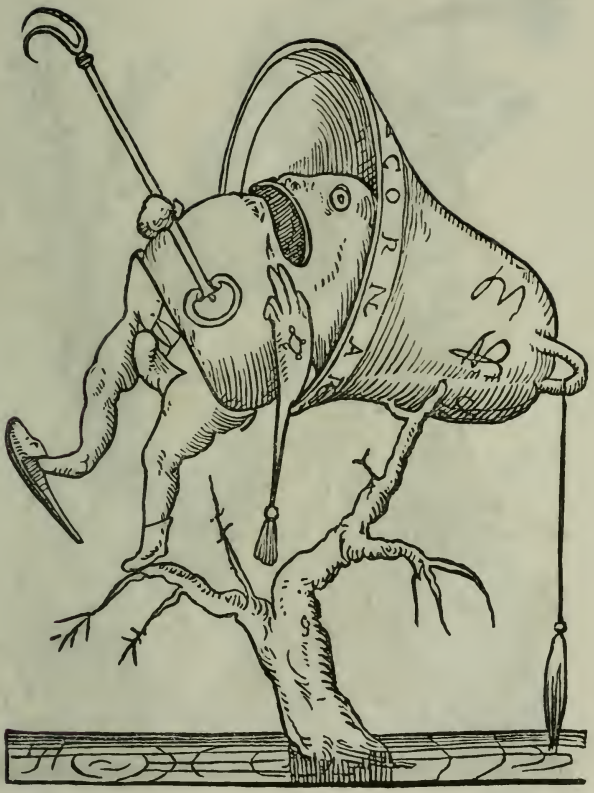


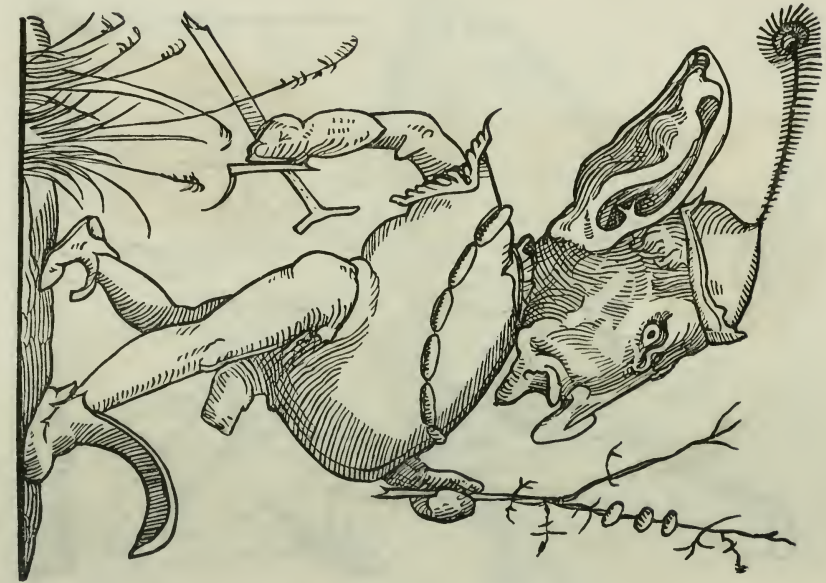
G



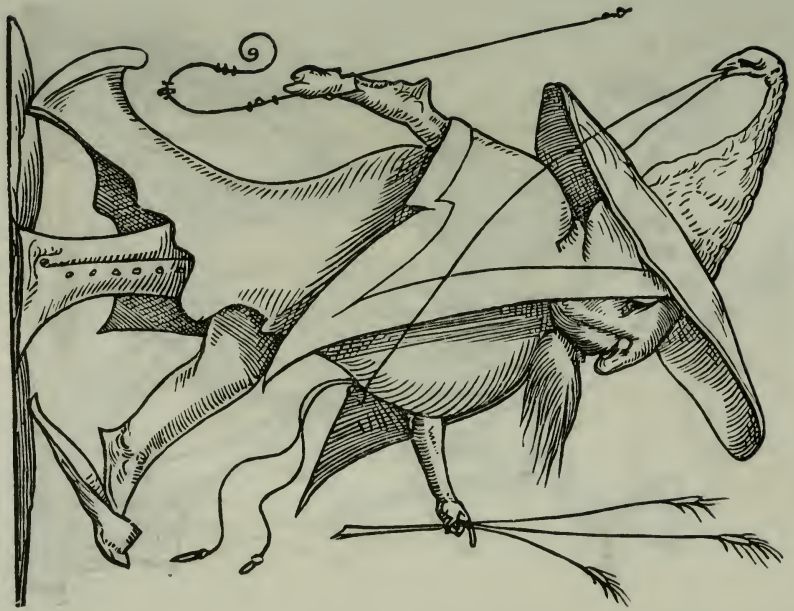





CORNEA



G



Imprimé par

W. DRUGULIN A LEIPZIG

pour la

LIBRAIRIE TROSS A PARIS.

M. DCCC. LXIX.

GETTY CENTER LIBRARY
3 3125 00130 0819